

Annexe- Contexte du projet MOOSE.

Porteuse : Nolwenn Lesparre

*Personne ne vous dit
Combien il est difficile de s'échapper
Et d'avoir toujours l'impression d'être en fuite.*
Kaylee Rowena

Parce que le contexte de ce projet est très particulier,

Parce que ce projet a fait remonter en moi le souvenir d'une violence extrême subie au travail au début de ma carrière,

Parce qu'il m'a fait prendre conscience que j'avais beau m'être échappée, j'étais toujours en fuite et qu'il était temps de me décider : continuer à fuir et porter le fardeau de ce qui m'est tombé dessus ou retourner vers le responsable le miroir des actes qu'il a commis et mettre les institutions face à leurs responsabilités pour que leurs employé-es puissent travailler dans de bonnes conditions et peut-être même s'y épanouir.

Parce que je me rends compte qu'au travail certain·es ne sont pas au courant que « ça » arrive alors que « ça » atteint beaucoup d'entre nous.

Parce que, sans vouloir pointer ni la personne en cause, ni les institutions qui n'ont pas su être là avant, pendant, après et qui mettent encore aujourd'hui tant de temps à faire leur travail d'enquête, de prise de responsabilité et de rendu de décision, il est important qu'une prise de conscience éclore dans notre milieu et plus largement et que les moyens soient mis sur la table pour suivre ce que recommandent associations, personnels de santé ou du monde judiciaire impliqués dans les problématiques de violences sexuelles.

Parce que ces violences sont systémiques.

Parce que je le peux, je me l'offre : j'ai un poste permanent, je suis fonctionnaire, et je n'ai plus peur pour ma carrière.

Parce que je pense à moi il y a quelques années et à tous·tes celles et ceux qui encore en thèse, ou bien en errance de post-doc en post-doc rêvant d'obtenir un poste permanent, ou même en poste mais toujours pieds et poings liés par la peur, se trouvent bâillonné·es car trop incertain·es de l'écoute qu'ils ou elles recevront, des implications de la révélation des violences vécues et donc des répercussions que ces paroles pourraient avoir sur leur carrière risquant de réduire à néant les chances de se faire une place dans le monde de la recherche.

Parce que tout le processus judiciaire ou disciplinaire repose sur une parole assumée, bien lourde pour les victimes peu aidées à gérer le fardeau du bouleversement qui les a percutées. Parce que je trouve trop facile leur placement en porte à faux : parlez et signez, assumez vos dires sinon nous ne pouvons RIEN faire. En contrepartie, trop peu de garantie de soutien pour la personne qui livre son récit, une durée des procédures qui paraît infinie tant les étapes peuvent se succéder sans que jamais ne soient déterminés leurs délais et que jamais, dans le cadre des procédures disciplinaires les éléments de l'enquête ne leurs soient partagés.

J'ai entamé des procédures et peut-être je devrai attendre encore longtemps qu'elles aboutissent. Je me suis tue trop longtemps et ça a tué une partie de moi que je tente de retrouver et de faire revivre. Aujourd'hui, je n'en peux plus de me taire.

Pour toutes ces raisons, il devient donc important pour moi de partager ce récit sur une partie de ce qui peut se passer, en parallèle de démarches écrasantes et éreintantes, dans l'esprit d'une personne qui ne peut plus faire comme s'il ne s'était rien passé, qui continue de chercher comment se dépêtrer de l'impact de cette violence notamment sur sa manière de travailler, qui continue de chercher comment faire pour que ces violences cessent enfin, au travail notamment, dans le monde de la recherche en particulier.

Au début de ma carrière j'ai donc subi une violence sexuelle commise par une personne avec laquelle j'étais fière de travailler, en laquelle j'avais toute confiance. Jusque-là, j'étais heureuse au travail, épanouie même, j'étais pleine d'entrain, d'envies et d'idées à explorer. Ma cosmologie s'est effondrée. J'ai continué à avancer tant bien que mal, dans le noir total, n'ayant plus de constellation à laquelle me fier pour me repérer. La seule certitude qui demeurait étant que je voulais devenir chercheuse. Je me suis tue, parce que je ne pouvais pas parler, j'avais trop peur de voir le seul rêve qui me restait s'écraser alors que j'avais moi-même été fauchée en plein rêve.

Et puis franchement, en dehors des cabinets de thérapie cocoon, duvetés par le secret professionnel, qui aurait pu m'aider de manière constructive ? Qui aurait su, peu de temps après le fracas, m'accompagner avec justesse ? Alors que je ne comprenais pas ce qu'il m'était arrivé, je ne comprenais pas non plus la réaction ou plutôt la non-réaction de mon corps. Je ne connaissais rien des réflexes de survie, des court-circuits cérébraux pour ne pas mourir de stress. Il aura fallu des magazines féminins plus portés sur l'acuité des réflexions cérébrales que sur l'élimination du capiton, puis des médias qui ont traité comme un sujet d'importance les violences sexuelles, des podcasts... Pour que peu à peu je puisse m'apercevoir que je n'étais pas seule, que ce qui m'a paralysé est commun. Ça m'a aidée à déculpabiliser, à me détacher de la honte qui m'a étouffée, du moins dans la partie rationnelle en moi. Les tripes, elles, sont toujours mal à l'aise à l'évocation du fracas et de ce qu'il a entraîné. A cette époque, je ne mesurais pas l'impact de ce chavirement, je n'imaginais pas ses répercussions sur les années à venir, pensant que vider en une séance mon sac chez ma psy me permettrait de me débarrasser de l'infamie, de me redresser, de mieux dormir, de poursuivre mon chemin au soleil.

Qui aurait pu me tendre une main sincère, ferme, alors qu'aujourd'hui il faut encore du courage à celles et ceux à des postes de pouvoir pour que ces affaires soient traitées comme elles le devraient ? Alors qu'aujourd'hui encore, des commissariats aux tribunaux, je constate la méconnaissance des répercussions de ces violences, que des écoles aux universités je vois l'ignorance des procédures à suivre dans les hiérarchies ? Procédures pénale ou disciplinaire, voies de garage, double peine où les preuves ne sont pas attentivement analysées, recoupées, interrogées... Certains médias font mieux.

J'étais brisée et le squelette que j'ai réussi peu à peu à me construire pour me relever et ne pas rester effondrée tenait à mon investissement professionnel dans lequel je me suis engloutie, comme dans une bulle pour ne pas me noyer dans l'incompréhension de ce qui m'est tombé dessus, pour ne pas me calciner dans le remord de m'être trouvée à côté de moi-même au moment des faits. En même temps que j'avais perdu ma petite confiance en moi, mon assurance, que je sentais mes capacités de concentration amenuisées, j'essayais aussi de rebâtir ma confiance, pierre après pierre, papier après papier, notant les retours positifs des collègues, les contrats obtenus, mais que chaque échec soufflait comme un fragile château de carte.

J'ai voulu enterrer ce fracas, passer à autre chose, tout en poursuivant ce rêve de devenir un jour chercheuse. J'ai changé de cap, abandonné les capteurs de particules fondamentales adaptés au terrain dont j'avais activement participé à la conception et à la construction ; laissé tomber les volcans et leurs problématiques scientifiques pour travailler progressivement avec d'autres méthodes géophysiques, m'intéresser petit à petit aux enjeux liés aux eaux souterraines. Cette transition non planifiée, m'a surtout permise de changer peu à peu de collaborateur-rices. Aujourd'hui, je travaille dans une super équipe qui m'a accueillie chaleureusement me partageant moyens, outils, idées, huile de coude même (voire surtout) les jours de pluie intense.

Mais je n'avais pas réglé cette violente humiliation qui m'avait ouvert les yeux, à mon insu, sur l'injustice des discriminations. J'avais repris goût à la vie, et retrouvé en même temps ma confiance en moi et envers les autres. Mais je restais perturbée par ce fracas qui me revenait en échos irréguliers les jours de moins bien.

C'est finalement ce projet d'original qui m'a permise, ou plutôt qui m'a poussée, à sortir de cette foutue forêt dense où j'avais tenté vainement de me cacher ma douleur.

Le projet MOOSE était pour moi l'opportunité d'apporter un projet exploratoire pour collaborer avec les collègues de mon équipe qui commençaient à s'intéresser aux processus de transfert de l'eau entre le sol et l'atmosphère via la végétation, alors qu'ils avaient déjà modélisé en long, en large et en travers les écoulements d'eau souterraine et ses échanges avec les cours d'eau.

J'avais laissé tomber les muons issus de cascades de particules produites par les rayons cosmiques entrant dans l'atmosphère pour m'enfouir dans les eaux souterraines. Avec MOOSE, je retournais vers l'atmosphère via les végétaux.

Et, alors que j'avais pris soin de couper les ponts avec toutes les collaborations nouées au début de ma carrière, un partenaire de MOOSE m'a suggéré que nous pourrions organiser des échanges avec l'équipe de la personne qui m'a bousillée et qui réalise des expériences similaires à ce que nous envisagions de réaliser dans ce projet.

J'ai vu rouge, noir, violet.

Rouge pour la colère, noir pour l'humeur, violet... comme ce qu'il m'est arrivé.

Impossible pour moi de me retrouver dans la même pièce que lui, de parler science, de badiner, comme si ce moment d'extrême violence n'avait pas existé. Impossible pour moi de continuer à faire semblant de rien tout en continuant d'enfouir plus profondément ma douleur.

Que faire ?

Me retirer à nouveau de ce domaine de recherche ? A éviter tous les domaines où il pourrait mettre les pieds est-ce que je ne vais pas me retrouver à étudier le rien ?

Demander aux collègues de prendre parti lorsque je monte ou m'investis dans un projet, participe ou organise un colloque pour m'assurer de ne pas l'y trouver ? Finalement, j'ai dû m'y résoudre, les procédures que j'ai entamées étant si longues.

Comment aussi ne plus porter la culpabilité de potentielles futures victimes ou de victimes toujours silencieuses, peut-être silenciées par leur précarité ? Parce que cette culpabilité la première à la porter c'est la victime, puis elle voit son entourage s'en lester, se mangeant les doigts de n'avoir pas su être là, d'être maladroit-e... Les alerter une à une ? Et donc les mettre en porte à faux alors qu'elles sont vulnérables parce qu'en statut instable ?

J'ai vraiment essayé de peser le pour et le contre, d'évaluer l'impact sur ma vie... Mais comment estimer de manière objective la dureté des procédures judiciaires et disciplinaires qui semblent bâclées, inéquitables ? Pour quel apaisement ?

Porter plainte, n'est pas un choix optimal ni pour moi, ni pour mon entourage, ni pour les autres victimes, ni pour la personne qui m'a bousillée ni pour son entourage. Elle n'offre pas le terreau d'un échange authentique sur ce qu'il s'est passé et ce que ça a causé. Elle n'offre pas les moyens de démonter les jeux de pouvoirs, les processus de domination. La voie pour me reconstruire, aller mieux, redevenir vivante est ailleurs. On nous l'a bien fait comprendre et on nous le fait bien sentir. Mais quelle autre voie prendre pour ne plus porter ce fardeau ni le faire porter par mes proches ? Est-ce que j'aurais pu m'offrir le luxe de suivre une autre voie sans que mon récit ne soit certifié par le sceau du « A porté plainte » ? En même temps que je mesure bien le luxe que c'est d'avoir pu porter plainte.

J'ai déposé une première fois le projet MOOSE à la fin de l'été 2020. En laissant son nom dans le projet parce que je n'arrivais pas à trouver rapidement comment l'extraire, comment le justifier sans ouvrir la boîte de Pandore qui me brûlait les mains mais que j'avais encore besoin de n'ouvrir qu'aux yeux et aux oreilles de personnes qui m'inspiraient confiance.

Juste après avoir déposé ce projet, j'ai finalement décidé de porter plainte puis de dénoncer les faits pour qu'une procédure disciplinaire puisse avoir lieu. C'était en septembre 2020. Ces procédures sont toujours en cours. Il faut porter haut pour être sûre d'être entendue.

Ironiquement, le collaborateur qui m'avait suggéré d'ajouter le nom de la personne qui m'a bousillée et d'organiser des réunions avec lui, et grâce à laquelle finalement, j'ai dû avoir une discussion sérieuse avec moi-même pour me décider à agir, a souhaité ne plus apparaître sur mes projets liés aux arbres. Ça s'est su qu'il travaillait avec moi et on lui aurait demandé de choisir son camp.

Et puis, sans entrer dans les détails, ces procédures ont réveillé les émotions que j'avais éludées et qui m'ont alors dépassées. Colère, tristesse, angoisse, peur... Malgré tout le chemin pourtant déjà parcouru durant mes différents post-doctorats, de psy en psy, d'ateliers de danse en cours de chant, de séances de yoga en soirées peinture, de cours de natation en randonnées-bivouac, pour me ranimer si lentement après m'être si longtemps tue.

J'ai réalisé avec amertume les moments lumineux d'amitié dont je me suis privée en restant dans l'ombre. Les amitiés dont la trame s'est perdue derrière le mur de silence que j'ai moi-même bâti autour de moi. Pour qu'un secret ne soit pas percé, quelle meilleure stratégie que de ne plus parler à ses ami-es, puis petit à petit, sans même que l'on s'en aperçoive, de ne plus les voir...

Pendant ce temps, les insomnies me tenaient éveillées. Seuls moments durant lesquels je me retrouvais face à moi-même, obligée par mon cerveau intranquille de réfléchir aux leçons à tirer, à la manière de m'en sortir grandie, seul moyen d'en sortir vivante, d'en sortir tout court. Mon corps s'épuisait à maintenir mon esprit éveillé. Les insomnies ponctuelles sont devenues de plus en plus fréquentes jusqu'à se succéder de manière continue.

Comment rester concentrée en journée ? Comment satisfaire ma curiosité à vouloir m'investir sur tant de questions passionnantes ? Comment assouvir mon enthousiasme à collaborer dans des projets emballant ?

Certes, ces questions ne concernent pas seulement les insomniaques. Il faut savoir trier, prioriser, gérer ses frustrations même quand on dort bien. Ce qui est dur c'est de sentir que l'on n'a pas l'efficacité que l'on saurait avoir si on n'était pas envahi par le trac.

Alors pour patienter, pour me mettre dans ma bulle pendant l'attente trop longue alors que les procédures patinaient, j'ai choisi de passer mon habilitation à diriger des recherches, dernier diplôme dans le parcours du monde de la recherche, exercice obligatoire pour acquérir son autonomie, opportunité de dresser le bilan des dernières années écoulées. J'aurais pu mettre mon énergie dans ce projet MOOSE et lui permettre de fournir des résultats plus approfondis, une publication déjà validée par mes pairs peut-être même aussi... Mais j'ai eu besoin de remettre le nez dans mes derniers travaux pour mieux voir vers où aller, d'obtenir un dernier diplôme avant de me sentir libre de dire ce que j'ai eu trop longtemps sur le cœur. Je n'en pouvais plus de me taire mais je voulais

que mon travail soit jugé sur sa valeur scientifique, en toute humilité. Je ne me rendais pas compte que je me mettais une pression dingue qui m'est revenue en pleine figure deux semaines avant ma soutenance. Quelle vanité de me lancer là-dedans alors que j'aurais pu attendre d'avoir piloté plus de projets, encadré plus d'étudiant-es, publié plus de papiers...

Sur le coup ça a été la descente aux enfers, maintenant je suis contente de l'avoir fait. Et, au colloque suivant, ou presque, j'ai enfin pu expliquer pourquoi, réellement, j'ai bifurqué quand on s'est étonné de mon parcours. Jusque-là je racontais une vérité partielle pour me protéger mais je protégeais surtout la personne qui m'a bousillée. Ce jour-là, j'ai senti que je remettais une vertèbre à sa place, je me réalignais avec moi-même, comme maintenant alors que j'écris ce texte, et certainement quand je le diffuserai.

J'ai partagé ce texte aux collègues du projet, pour qu'ils et elles soient au courant de mon besoin d'ajouter une annexe car tous-tous n'étaient pas courant du contexte de ce projet. Je les remercie pour leur soutien à ce projet et à ma démarche. L'esprit ailleurs car préoccupée, j'ai eu la chance d'être merveilleusement entourée. Quand j'avais peur d'avoir oublié quelque chose, Alain me disait toujours « T'inquiète je gère ! » et nous avons toujours eu le matériel nécessaire pour répondre aux imprévus. Simon est venu au pied levé sur le terrain nous montrer comment installer les capteurs de flux de sève alors que Damien B. avait la cheville en vrac. Si les signaux PS sont complexes à interpréter, je dois à Pierre-Daniel l'assurance de la qualité de la mesure. J'ai eu la chance d'être encouragée et suivie dans ce projet par Benjamin, Sylvain, Philippe et Damien B. qui était déjà embarqué pour venir travailler sur le Strengbach. J'ai bénéficié de l'expertise de Laurence, Guy et Damien J. dans cette méthode. J'ai apprécié piloter les manipes sur le terrain où nous avons passé de bons moments malgré le mauvais temps. J'ai aussi pu échanger avec le groupe de manière constructive sur nos résultats que nous devons encore approfondir. Quand j'ai pu parler du contexte de ce projet à Philippe, puis Sylvain et Benjamin et enfin Damien J., je me suis vraiment sentie entendue, merci à eux. Pour terminer, je retiens la conclusion de Philippe, voici comment un modeste programme scientifique peut impacter la carrière d'un.e jeune chercheur.euse d'une manière très positive.